graphisme

TOFFE, pop'designer

« j'invente un corps »

Quelles sont les contraintes que vous vous êtes données pour ce pop'lab, un projet qui, en quelque sorte, dévoile et prolonge la maquette de Poptronics, puisqu'il t'a été confié, Toffe, et que tu en es le concepteur ?

Toffe : Je veux faire la même chose que d'habitude : adapter, implémenter simplement un objet de plus, dans la ligne de ce qui a déjà été fait. Le projet qui n'est pas encore réalisé (qui n'est peut-être même pas réalisable), a commencé avec la fabrication d'un « système poptronics », qui compte pour l'instant 450 pages… Il s'agit d'y mettre en jeu toute la recherche, toute l'élaboration de poptronics, des éléments de la ligne graphique jusqu'aux trames et aux gabarits. Ces éléments sont répartis en plusieurs catégories : « charte Poptronics », « univers Poptronics », « objets », « gabarits », etc. Nous avons formulé cinq ou six catégories, ça va dépendre où je vais ranger les « archives de fond », tous les documents qu'Annick a fait circuler, en tant que sources préalables au cahier des charges. En même temps, je ne voulais pas déroger à ce flux-là. J'aime bien l'idée de montrer les choses en continuité du flux. Même dans l'imprimé de la liasse, une validation tangible du travail accompli, je désire m'inscrire dans ce continuum, sans avoir de nouvelles idées. D'ailleurs, je déteste les « nouvelles idées ». Le continuum, le processus du projet, réalisé ou infiniment différé, me passionne, d'autant plus lorsqu'il s'agit d'un flux d'information ingérable, volatile, produite sur un média électronique…

Tu es très marxiste ! Avec toi, le « procès » ne s'éteint pas dans le produit ; le processus au contraire, se révèle dans la production du produit. Comme si tu opérais sa déconstruction dans ce pop'lab?

Toffe : Je suis assez marxiste dans le fond ; on me l'a déjà dit, comme on m'a traité de « christique » : je m'appelle Christophe et j'ai élaboré tout un travail sur les poissons, la « type poisson » qu'Annick avait en tête lorsqu'elle m'a contacté pour poptronics…

Annick Rivoire: Oui, C'est un peu grâce au poisson que j'ai rencontré Toffe, au Festival de l'affiche de Chaumont, où il montrait son travail autour de la matière et de la typographie, qui s'essayait à relier la matière la plus brute, la chair du poisson, avec ce qu'il y a de plus froid, l'ordinateur. Mais en réalité, un poisson, c'est froid aussi…

Toffe : Un poisson, c'est froid, ça vit dans l'eau. Par analogie, le monde du poisson représente le monde abyssal des profondeurs. Comme au commencement de toute innovation technologique, les débuts de l'ordinateur provoquent la même crainte absolue. D'où l'idée de trouver une espèce d'étalon, un métapixel, un nouveau pixel qui habiterait l'ordinateur.

Au départ du travail, il faut s'inventer une métaphore, une icône?

Toffe : Il faut inventer un corps étranger. L'idée du poisson est très éloignée de ce qui se rapporte à la technologie, l'univers du gris de l'ordinateur ; elle fonctionne comme un repoussoir, un interdit. Le poisson, c'est dangereux pour les machines, ça salit, ça pue. Ça ne rentre pas dans l'univers du bureau ou du studio, bien plutôt dans un hangar de Rungis : c'est aberrant, différent. **Annick Rivoire:** C'est contre-nature.

A une lettre près, le poison s'insinue dans l'écran ?

Toffe : C'est aussi un espace de vie étranger au même : on vit dans l'air, pas dans l'eau. Par extension, la langue étrangère du poisson apporte aussi la langue anglaise. Elle est pour moi la langue étrangère par excellence, aujourd'hui : la langue de tous les fantasmes, de tous les dangers comme de toutes les promesses. Je fais, depuis longtemps, des textes qui sont uniquement en arabe, avec ces caractères qui rejoignent aussi la calligraphie ou le dessin –et on revient au principe vierveilant, tout en rondeurs, très doux, très dansant, sensuel, de l'écriture arabe, qui joue en regard de la dureté de l'impost informatique, du « pur défaut ». De façon étonnante, j'apporte, également, le gris poptronics, extrêmement dur, rigide. Je me cogne l'ordinateur pour fournir le poisson… Et je comprends que d'aucuns se confrontent également à une forte rugosité pour se faire une place dans ce système…

L'image de marque de poptronics n'est-elle pas cette dureté de la forme « en pistolet », qui s'inscrit dans sa maquette? Quel rapport avec la poissonnerie du poisson ?

Toffe : Pour moi, cette forme n'est pas un pistolet : c'est David Guez qui a identifié ce pictogramme comme un « gun ». Cette identité ne me dérange pas, mais si c'est un pistolet, alors il parle plutôt du suicide: il est dirigé vers soi… On est plus dans le rapport très formel entre le monde de l'imprimé et le monde de l'écran : j'est-à-dire au point de rencontre du format à la française et du format à l'italienne. **Annick Rivoire:** J'aimerais revenir à la commande de départ, où il s'agissait de formuler un lieu qui soit aussi une passerelle entre l'écran et l'écrit. Le site de poptronics devait fonctionner comme un contrepied par rapport au flux et au flot des informations sur Internet, par rapport à ce sentiment d'être dépassé, du trop plein. L'enjeu était d'arrêter le flux, de le canaliser ; d'où le côté un peu contraignant de la maquette de poptronics, qui, à mon sens, constitue une qualité. Il nous fallait offrir un espace qui ait le confort irremplaçable de la lecture papier, tout en tenant compte des dernières technologies, c'est à dire du temps réel, puisque le journal imprimé est du temps déjà daté…

Donc c'est une « vraie » maquette ? Comme un journal….

Toffe et Annick : C'est clair et net. **Annick Rivoire :** Il s'agissait d'emblée d'inscrire sur l'écran les éléments d'une information de qualité, plutôt celle qu'on trouve dans les journaux que celle de la télé ou du Net. Or les conditions d'émergence d'une presse papier de qualité étant proches du néant aujourd'hui, le seul espace où elle peut émerger, c'est le Net. Pour arriver à la « qualité papier », il ne s'agit pas seulement de hiérarchiser les articles et de filtrer l'actualité, mais aussi de réfléchir au statut de l'information. Finalement, qu'est-ce que c'est l'information ? Prise au sens des données informatiques, on n'est que du 0 et du 1… Poptronics s'est positionné d'emblée comme un espace d'information « médiée » par des professionnels, qui essayent de savoir de quoi ils parlent…

Voyez-vous la différence se marquer?

Annick Rivoire : La maquette de poptronics a passé l'épreuve du feu, elle tient la route. Même si elle surprend au démarrage, on s'habitue. C'est exactement comme une bonne maquette pour un journal : même si elle est compliquée au départ, on en prend l'habitude, au point que les lecteurs se plaindront si elle change. **Toffe :** A l'image du flux, les maquettes de journaux se perdent aussi à présent dans le jus, en suspension, comme une gelée… Je n'aime pas l'esthétique « Flash, »jelly », tremblotante… Il nous fallait penser un média qui soit aussi historiquement très « print », qui ait un aspect « journal». Qu'on soit pris dans l'image d'un journal, avec sa grosse trame et sa magie. Un journal emballe le poisson. Le papier journal, parfois, ça pue le poisson.

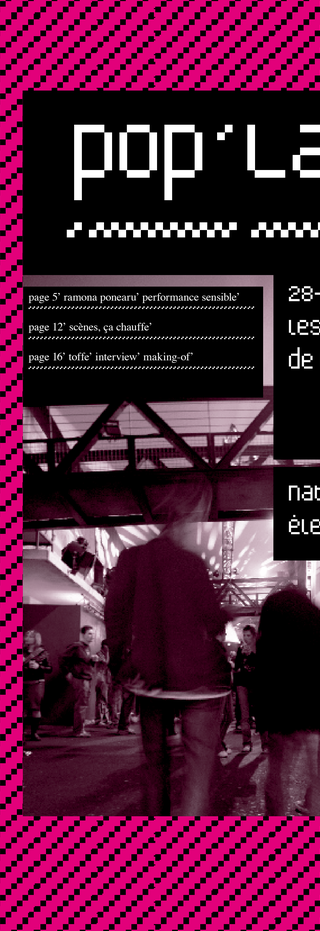
Pop'lab est une extension papier en PDF, qui se produit, dans sa version strasbourgeoise, comme un spectacle en une seule nuit. Pourquoi en arriver à une affiche ?

Annick : C'est un marathon.
Toffe : Une action graphique…
Annick Rivoire : …et une action éditoriale, puisque il s'agit de produire un journal en temps réel, qui soit écrit, édité et imprimé dans une nuit, pour être distribué au public au matin, et ainsi, donner à voir, dans le même temps, un journal en train de se faire.
Toffe : Par rapport à une action électronique, le format de l'affiche propose de sortir de l'écran par l'imprimé à dimension urbaine. D'où le choix d'une affiche « à la française », 70x100 cm. Le verso, replié, devient un journal de 16 pages, dont 8 éditoriales. Sur le recto, l'affiche entre en relation avec la ville, marque le coup par un visuel qui viendrait parler de l'écran et de l'imprimé, ces deux mondes autour desquels s'articule poptronics.

Qu'est-ce qu'on va donc pêcher dans cette extension, expérimentale, du pop'lab, que les lecteurs sont en train de tenir dans leurs mains ?

Toffe : La même esthétique. Celle qui a hérité de *Bazooka*, d'*Un Regard Moderne*. Celle d'où je viens, sous influence informatique, avec la découverte de l'ordinateur au début des années 1980, en compagnie d'Olivia, de Placid et Muzo, de Gerbaud et Pascal Doury… C'est cette même urgence, cette vitalité des graphismes que je ressens dans ce projet de poptronics. Comment « augmenter » cette vitalité-là ? Au lieu de résoudre les choses, avec l'informatique, on rajoute des paramètres. On ne répond jamais aux questions, on se met à jour, on ajoute des plug-ins, des interfaces, on reconstruit des codes sources, on s'implémente. C'est ce qui m'excite, l'idée du flux direct, du temps réel, l'idée de travailler et produire en même temps. Toujours garder cela.

recueilli par élisabeth lebovici



page 5' ramona ponearu' performance sensible'

page 12' scènes, ça chauffe'

page 16' toffe' interview' making-of'

scène

nathan fake

électro-love

Samedi à 1h, l'Abysse, salle Molodoi, http://www.nathanfake.co.uk http:// www.bordercommunity.com

Préparez-vous à un trip post-psyché tout en subtilité et en rondeur avec Nathan Fake, le jeune espoir de l'électro britannique, et sans aucun doute l'une des sensations de la seconde Nuit de l'Ososphère, ce samedi soir à la Laiterie. Cette figure néo-hippie électro a rodé tout autour du monde son live audiovisuel à quatre mains (le fidèle Vincent Oliver s'occupant de la machine à images).

Lors de sa parution en 2006, le premier album de Nathan Fake, *Drowning In A Sea Of Love*, a fait l'effet d'une bombe dans l'électrosphère, tant par l'âge du capitaine (21 ans alors) que par la nouvelle grammaire électronique qu'il soumettait à nos esgourdes. Une ballade en orze morceaux dans des paysages noisy et des sonorités très sourdes ne refusant jamais la mélodie, le tout rendant totalement brelot en cas d'écoute intensive. C'est bien pour ça qu'on aime la musique électronique, elle parvient parfois à tétiller des zones du cerveau rarement sollicitées.

L'électronica planante de Nathan Fake a beaucoup à voir avec la méditation, la nostalgie ou les images spéja déjà vues et entendues chez Boards Of Canada. Elle a en commun avec le duo écossais de dévider un écheveau de sensations et d'émotions assez inédites. Autre ancrage fondamental, quasi générationnel, l'album *Loveless* de My Bloody Valentine, à l'influence toute sur la musique populaire. Elle n'épargna pas le tout jeune Fake : ce mix de guitares plongées dans la lave, de rythmiques lourdes et de voix enfouies dans la tête, on en retrouve les échos au long de *Drowning In A Sea Of Love*, même si, là où Kevin Shields parlait d'un « *manque d'amour* » difficile à surmonter, Fake propose de se « *noyer dans une mer d'amour* ».

Autre époque, autres mœurs, Fake joue plutôt dans la cour électro-hippie, touffe de cheveux à la Antoine, breloques variées, photo de pochettes saturées de fleurs violettes et clips qui en ont trop pour l'Arlésienne. Mais ces parti-pris ne nuisent pas à l'efficacité du live, bien au contraire. Le mix entre sonorités noisy et mélodies oniriques, entre vie et rêve, fonctionne à merveille. Le public ne s'y trompe pas, il se laisse aller à une danse de transe, tête baissée, cheveux au vent, comme pour se noyer dans une mer d'amour…

Autre époque, autres mœurs, Fake joue plutôt dans la cour électro-hippie, touffe de cheveux à la Antoine, breloques variées, photo de pochettes saturées de fleurs violettes et clips qui en ont trop pour l'Arlésienne. Mais ces parti-pris ne nuisent pas à l'efficacité du live, bien au contraire. Le mix entre sonorités noisy et mélodies oniriques, entre vie et rêve, fonctionne à merveille. Le public ne s'y trompe pas, il se laisse aller à une danse de transe, tête baissée, cheveux au vent, comme pour se noyer dans une mer d'amour…

Espace Gérbérette dédié aux sonorités électroniques, entre vie et rêve et le tube de l'automne, l'Ososphère de la salle de l'automne, l'Ososphère Cette année encore, parmi les sonorités de l'Ososphère, entre vie et rêve et le tube de l'automne, l'Ososphère propose une immersion dans l'univers de l'artiste britannique, et sans aucun doute l'une des sensations de la seconde Nuit de l'Ososphère, ce samedi soir à la Laiterie. Cette figure néo-hippie électro a rodé tout autour du monde son live audiovisuel à quatre mains (le fidèle Vincent Oliver s'occupant de la machine à images).

Lors de sa parution en 2006, le premier album de Nathan Fake, *Drowning In A Sea Of Love*, a fait l'effet d'une bombe dans l'électrosphère, tant par l'âge du capitaine (21 ans alors) que par la nouvelle grammaire électronique qu'il soumettait à nos esgourdes. Une ballade en orze morceaux dans des paysages noisy et des sonorités très sourdes ne refusant jamais la mélodie, le tout rendant totalement brelot en cas d'écoute intensive. C'est bien pour ça qu'on aime la musique électronique, elle parvient parfois à titiller des zones du cerveau rarement sollicitées.

L'électronica planante de Nathan Fake a beaucoup à voir avec la méditation, la nostalgie ou les images spéja déjà vues et entendues chez Boards Of Canada. Elle a en commun avec le duo écossais de dévider un écheveau de sensations et d'émotions assez inédites. Autre ancrage fondamental, quasi générationnel, l'album *Loveless* de My Bloody Valentine, à l'influence toute sur la musique populaire. Elle n'épargna pas le tout jeune Fake : ce mix de guitares plongées dans la lave, des rythmiques lourdes et des voix enfouies dans la tête, on en retrouve les échos au long de *Drowning In A Sea Of Love*, même si, là où Kevin Shields parlait d'un « *manque d'amour* » difficile à surmonter, Fake propose de se « *noyer dans une mer d'amour* ».

Autre époque, autres mœurs, Fake joue plutôt dans la cour électro-hippie, touffe de cheveux à la Antoine, breloques variées, photo de pochettes saturées de fleurs violettes et clips qui en ont trop pour l'Arlésienne. Mais ces parti-pris ne nuisent pas à l'efficacité du live, bien au contraire. Le mix entre sonorités noisy et mélodies oniriques, entre vie et rêve, fonctionne à merveille. Le public ne s'y trompe pas, il se laisse aller à une danse de transe, tête baissée, cheveux au vent, comme pour se noyer dans une mer d'amour…

Le phénomène électro Nathan Fake, de l'écurie Border Community, attenda samedi.

impeccable programmation

Les Nuits de l'Ososphère attirent par leur programmation gargantuesque versant musique et retiennent l'attention sur leur sélection de performances et interventions plastiques (et ce n'est pas uniquement parce que **poptronics** fait partie de ladite sélection qu'on écrit ça…).

Côté scènes, les choix sont forcément cornéliens : avec six concerts simultanés au plus fort de la nuit, impossible de tout voir. Entre dites montante (Nathan Fake) et filante (Jimi Tenor), duo (Swayzak) et troupe (Architecture in Helsinki), Djette (notre chouchou, Monika Kruse) et Djette (Chloé), DJ (Ivan Smagghe) et DJ (DJ Hell), esprit (Damien Esprom), esprit (Battant) et encore esprit (Adam Keisher), l'Ososphère ratisse large pour tous les publics (Front 242, Treponem Pal et The Cinematic Orchestra en tête d'affiche, il fallait oser). « La programmation est faite pour *que ça ne soit pas un truc pour happy few* », revendique Thierry Danet, aux commandes de la Laiterie, pour qui le « *croisement* » est essentiel.

Entre deux sets endiablés, le spectateur est ainsi invité à faire de la balançoire « augmentée » (Veaceslav Druta), à jouer à un Pong très détourné (entre Paris et Strasbourg, de téléphone portable à téléphone portable, avec les Allemands de Susigames), à ressentir le trouble d'*Under* (performance de Ramona Ponearu), à observer une représentation graphique des sons de l'autroute (*Lucent Landscapes*, de David Burrows) et à découvrir la trentaine d'installations, tranchant avec nombre d'autres manifestations électroniques qui privilégient les scènes ou thématisent artificiellement leur expo nouveaux médias.

Ici, la circulation, le mélange, le brassage ne sont pas que des concepts. Et pour apporter la touche de lait à ce « *foisonnement* » comme le dit Thierry Danet, les architectes d'Etyzyt ont été invités à intervenir sur cette édition en préambule à une action plus durable.

Une cases décidément ce Lassi Lothn (non vrai nom), qui avait marqué le Sonar de Barcelone il y a quelques années en y balançant son entrée… sur un cheval blanc. Certains révèrent tout haut de le voir devenir le nouveau Prince, mais le « *Elton John du jazz* » et « *Barry White de Finlande* », les qualificatifs dont on l'a affublé ne sont pas toujours flatteurs. Sa production est effectivement inégale. Ses pillages répétés des musiques de séries *seventies* et des BO de films SF peuvent lasser, son électro-kitsch virant parfois à une très dispensable musique d'ascenseur.

Il n'empêche, on ira le voir parce qu'il demeure, à notre sens, pour ne pas dire le seul, le plus intéressant des artistes, graphistes, bricoleurs des réseaux et musiciens de pratiquer une forme de dj'ing d'un nouveau genre, à partir de sites internet.

A la Laiterie, au rez-de-chaussée, toutes les demi-heures, un nouveau performer prend les commandes de quatre ordinateurs, reliés à quatre écrans géants, pour un surf spectaculaire et personnalisé. Youtube et Google.com, Ada Lovelace et net-art vintage, le spectateur se trouve ainsi confronté à la navigation d'un autre. Asynchronos on un diapason, les écrans connectés au réseau affichent parfois des liens morts, puisque le tout se passe en direct et en temps très réel.

Le Net devient ainsi un instrument à jouer comme les VJ's le font avec leurs images, et les DJ's avec leurs disques fétiches. Le résultat est aussi captivant qu'il peut se révéler décepti, fonction des intervenants. Particulariié de l'édition strasbourgeoise, les performeurs ont été choisis par les organisateurs du festival pour participer à un workshop en amont du festival. Chacun d'entre eux présente ainsi le résultat d'une semaine de travail.

a.r.

pop'lab' extension strasbourg
28-29' 09' 2007'
les nuits électroniques de l'ososphère
16 pages

édité par les nuits électroniques de l'ososphère et poptronics.

poptronics
sarl au capital de 5000 euros
RCS Paris 498 329 143 00016
http://www.poptronics.fr

imprimé par sicop, bischheim
tirage 1500 exemplaires

directrice de publication : annick rivoire
direction artistique, design graphique' christophe jacquet dit toffe - studio général stagiaire élise dorven
rédaction en chef, élisabeth lebovici, rédaction, matthieu recarte'
benoit hické
maquettiste, antoine neumann
photos, d.r., philippe grosjier

nouveaux médias

WJ's

le surf spectacle

www.wj-s.org

Naviguer de site en site, cliquer de lien en lien, l'activité semble des plus solitaires et difficile à partager, malgré la débauche actuelle d'outils permettant le partage des signets (type Delicious ou Stumble Upon). Invariablement, l'internaute serait ainsi condamné à errer dans le cybespace en solitaire, assis devant son écran. Anne Roquigny, qui œuvre depuis une petite poignée d'années dans le milieu des nouveaux médias, du regretté Web-bar, à Paris, à la non moins regretté Gaîté lyrique (avant fermeture pour travaux), en passant par le labo sonore Locus Sonus, entre Aix-en-Provence et Nice, a voulu sortir de cette antienne. Aidée d'un développeur costaud, elle a conçu WJ's en 2005, une solution qui permet à des artistes, graphistes, bricoleurs des réseaux et musiciens de pratiquer une forme de dj'ing d'un nouveau genre, à partir de sites internet.

A la Laiterie, au rez-de-chaussée, toutes les demi-heures, un nouveau performer prend les commandes de quatre ordinateurs, reliés à quatre écrans géants, pour un surf spectaculaire et personnalisé. Youtube et Google.com, Ada Lovelace et net-art vintage, le spectateur se trouve ainsi confronté à la navigation d'un autre. Asynchronos on un diapason, les écrans connectés au réseau affichent parfois des liens morts, puisque le tout se passe en direct et en temps très réel.

Le Net devient ainsi un instrument à jouer comme les VJ's le font avec leurs images, et les DJ's avec leurs disques fétiches. Le résultat est aussi captivant qu'il peut se révéler décepti, fonction des intervenants. Particulariié de l'édition strasbourgeoise, les performeurs ont été choisis par les organisateurs du festival pour participer à un workshop en amont du festival. Chacun d'entre eux présente ainsi le résultat d'une semaine de travail.

m.r.

objet

pinup badges

L'art au collet

www.pinupbadges.org

Déjà trois ans que les pin's PinUp agouichent l'œil au revers de rares veston. Lancé par Rhinocéros et Optical Sound, la maison d'édition arty et le label pointu strasbourgeois, *Pin Up Badges* propose à des artistes d'investir ce micro-support à la visibilité certaine. Du premier édité, celui de l'artiste allemand Olaf Breuning jusqu'au nu *I love GM* de Gianni Motti, 38 badges collector ont déjà été réalisés. Un support que se réapproprie le milieu de l'art depuis que les « *AtomKraft nein, danke* » des années 70 ont été réactualisés par la scène musicale (du punk à l'électro).

En toute logique, l'édition limitée (100 exemplaires) des « *badges by artists* » pour les Nuits de l'Ososphère concerne quinze des artistes et musiciens invités à Strasbourg : Philippe Lepeut, Black Sifichi, Stéphane Sautour, Pierre Belotin, Jérome Poret, David Bernowitz, Christian Vialard, Thierry Weyd et Cocoon. Invités à prolonger leur participation au festival, certains ont opté pour l'humour décalé (le graphisme gothique de Cocoon), d'autres pour le message politique (le designer Ousmane M'Baye fait pousser des cheveux à l'Afrique) ou bien plus simplement pour (clin d'œil visuel pour Belotin ou Thidet). Le tout, bien emballé, est vendu 10 € (au musée d'art ou sur le site dédié). Un moyen pas cher de briller en ville.

a.r.

Fou de bleu, les Nuits de l'Ososphère, ce n'est pas que de la pinup.

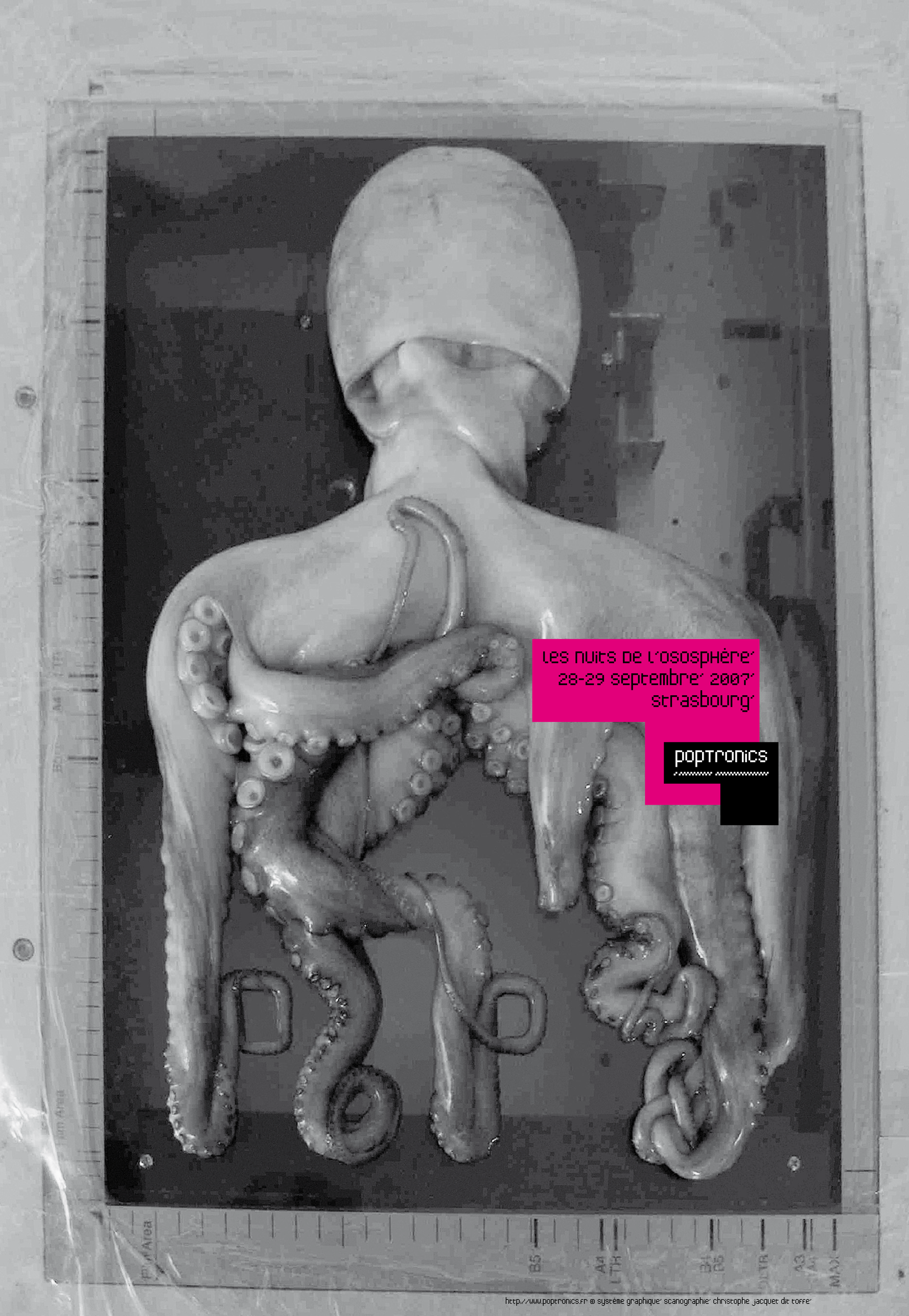
concerts

in situ

tour de chauffe

Bord d'armoire vaisselle, le fond vitreux son assemblée en « se lar par le remon des bégnolles, se ressaut » Gaspard Ou pas pratiquement, ledit de l'ouvre Lorsque Doctrine, bien ouvrage à vivre mentement à pensée, ton de Kooper.

22 Teurs, m fan ne de « ard-pin » l'art nsey, sor de sa le ard-Pin ». Entre pirate. On mange en ques, ter l'ambiance. Jusin c'est ou cidre lues ou ra ta pomme. Mais Tailor, bret dans ta pomme. Mais ta ne ta pomme. Mais ta ne ta pomme. Mais ta ne



http://www.poptronics.fr © système graphique scanographie christophe jacquet dit toffe